

Un Américain au Québec : Everett C. Hughes à la découverte du Canada français

Philippe Vienne

Volume 20, Number 1-2, Fall 2019, Spring 2020

Le « moment américain » des universitaires québécois : appropriations, transferts et réseaux (1930-1960)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075432ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075432ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vienne, P. (2019). Un Américain au Québec : Everett C. Hughes à la découverte du Canada français. *Mens*, 20(1-2), 107–134. <https://doi.org/10.7202/1075432ar>

Article abstract

Everett C. Hughes lived in French Canada from 1927 to 1938. Through empirical research, he worked out a pioneer sociological analysis of the French-Canadian society "in transition," based on a Chicagooan perspective focusing on ethnic relations between populations, especially on the "racial" frontier where these populations meet each other. This paper aims to describe the adult socialization of the ethnographer (Hughes) by showing how his self is transformed in contact with a community "other" than the one where he was socialized, the result being a long-term mutual profitable relation between Hughes and French Canada and Quebec.

Un Américain au Québec : Everett C. Hughes à la découverte du Canada français

Philippe Vienne
Faculté de philosophie et de sciences sociales
Université libre de Bruxelles

Résumé

Everett C. Hughes, de 1927 à 1938, a mené une étude sociologique pionnière de la société québécoise « en transition » par des recherches empiriques. Son analyse sociologique « à la Chicago » implique une réflexion sur les relations ethniques entre deux groupes (tensions et interrelation) et, plus spécifiquement, sur la frontière ethnique où se rencontrent ces groupes. Cet article vise à décrire la « socialisation adulte » (*adult socialization*) du sociologue de terrain, qui entraîne la transformation du « soi » (*self*), quand ce dernier découvre une communauté « autre » que celle où il a vécu sa socialisation primaire et s'en imprègne, à la source d'un enrichissement mutuel de longue durée entre Hughes et le Québec.

Abstract

Everett C. Hughes lived in French Canada from 1927 to 1938. Through empirical research, he worked out a pioneer sociological analysis of the French-Canadian society "in transition," based on a Chicagoan perspective focusing on ethnic relations between populations, especially on the "racial" frontier where these populations meet each other. This paper aims to describe the adult socialization of the ethnographer (Hughes) by showing how his self is transformed in contact with a community "other"

than the one where he was socialized, the result being a long-term mutual profitable relation between Hughes and French Canada and Quebec.

J'avais assisté successivement à bien des fins d'automne, lorsque j'étais enfant, puis adolescent, puis jeune homme, et je savais qu'il est certains endroits où l'on peut en parler mieux qu'ailleurs. C'est ce que l'on appelle se transplanter, pensai-je, et une transplantation peut être aussi nécessaire aux hommes qu'à n'importe quelle autre sorte de créature vivante.

Ernest HEMINGWAY, *Paris est une fête* (1964).

Everett C. Hughes (1897-1983)¹, 53^e président de l'American Sociological Association (ASA), est certainement à l'heure actuelle un des sociologues américains les plus négligés dans la mémoire disciplinaire. Pourtant, l'héritage sociologique qu'il représente est toujours digne d'inspiration, en partie en raison de l'influence décisive qu'il a eue sur des étudiants ou des disciples nettement plus connus que lui-même aujourd'hui, car poussés pour certains au firmament de la discipline, Howard S. Becker, Anselm Strauss et

¹ Cet article se fonde sur un travail d'archives mené au Special Collections Research Center de l'Université de Chicago en 2008 et, durant mon séjour de recherche au département de sociologie de l'Université Laval, à l'invitation de Simon Langlois en 2015, sur les archives de l'Université Laval (Fonds Falardeau et G.-H.-Lévesque). Je remercie les deux services d'archives pour leur aide précieuse durant ces recherches. L'autorisation de publier les extraits d'archives d'Everett Hughes a été obtenue de l'Université de Chicago. Je remercie en particulier Rick Helmes-Hayes, Simon Langlois et mesdames Brock et Schneewind, les deux filles d'Everett Hughes, pour leur aide récente sur mon projet de recherche visant à rédiger une biographie sociologique d'Everett Hughes, de même que M^{me} Mira Falardeau et feu M. Paul-H. Falardeau. Je remercie également les deux évaluateurs de l'article et les échanges avec les éditeurs. Le fonds d'archives Hughes à Chicago et le fonds Ernest W. Burgess seront désignés ci-après par les sigles ECHP [Everett Cherrington Hughes Papers] et EWBP [Ernest Watson Burgess Papers]. Les archives de Jean-Charles Falardeau à l'Université Laval seront désignées par l'abréviation AJCF [Archives Jean-Charles-Falardeau].

Erving Goffman au premier rang². Ce relatif oubli disciplinaire concernant Hughes³ est en revanche moins marqué au Canada, au point même, comme Hughes lui-même le relevait avec humour, qu'on a parfois pris cette sorte de « saint patron » américain des sciences sociales canadiennes⁴... pour un authentique sociologue canadien⁵. La monographie que Hughes a consacrée à l'étude sociologique du Canada français, *French Canada in Transition* (1943)⁶, largement diffusée dans sa version américaine comme dans sa traduction québécoise, est à cet égard considérée comme un classique de la sociologie canadienne.

Hughes a entretenu avec le Québec, ou plutôt avec le Canada français, comme on préférerait le dire durant la majeure partie de sa vie et de son travail sociologique, une relation intense de cinquante ans, tant sur le plan professionnel que personnel. En tant que sociologue, Hughes est reconnu comme un des « pionniers⁷ » de la recherche en sciences sociales sur le Québec et un des premiers à avoir pu disposer « d'une problématique d'analyse générale du Canada

² Philippe Vienne, « The Enigma of the Total Institution: Rethinking the Hughes-Goffman Intellectual Relationship », *Sociologica*, vol. 2 (2010), p. 1-30, [En ligne], [<http://www.sociologica.mulino.it/doi/10.2383/32720>].

³ Rick Helmes-Hayes, « Everett Hughes: Theorist of the Second Chicago School », *International Journal of Politics, Culture and Society*, vol. 11, n° 4 (1998), p. 622, 658 et 666.

⁴ David Riesman, « The Legacy of Everett Hughes », *Contemporary Sociology*, vol. 12, n° 5 (septembre 1983), p. 477.

⁵ L'erreur est notamment commise par Kimball Young, un ancien assistant de W. I. Thomas à Chicago, interviewé en 1968 à l'âge de 75 ans. L'interview contient bon nombre d'erreurs factuelles dont celle-ci, qui n'a pas été corrigée par les éditeurs quand elle a été publiée (Kimball Young, Fred B. Lindstrom et Ronald Hardert, « Kimball Young on the Chicago School: Later Contacts », *Sociological Perspectives*, vol. 31, n° 3 (juillet 1988), p. 308).

⁶ Everett C. Hughes, *French Canada in Transition*, Chicago, University of Chicago Press, 1943 [traduction française : *Rencontre de deux mondes : la crise d'industrialisation du Canada français*, Montréal, Éditions Lucien Parizeau, 1945].

⁷ Hubert Guindon, « Réexamen de l'évolution sociale du Québec », dans Marcel Rioux et Yves Martin, (dir.), *La société canadienne-française*, Montréal, HMH, 1971, p. 159.

français⁸ », cette société qu’Horace Miner⁹ avait décrite en 1938 comme encore peu étudiée du point de vue sociologique, sauf précisément pour les travaux pionniers de Hughes. C’est, à dater de 1928 et jusqu’à la toute fin des années 1970, soit durant l’essentiel de la vie et de la carrière sociologique d’Everett Hughes, une relation qui occupa sans doute la première place dans ses préoccupations comme sociologue, ce qui amena aussi ce dernier à « avoir une influence profonde sur le développement de la sociologie canadienne¹⁰ ».

Sur le plan plus personnel, certains auteurs ont souligné un attachement presque amoureux de Hughes pour le Québec¹¹, mais aussi, sur un plan plus sociopolitique, pour l’émancipation sociale de cette province, pour ce qui pouvait en particulier amener cette « sorte d’Irlande d’Amérique du Nord », évoquée en ces termes en 1966 par son disciple Jean-Charles Falardeau¹², à « entrer dans la modernité¹³ ». La société canadienne-française d’alors, pour un Américain, est un brin exotique. Elle est également chaleureuse, et ce n’est pas en touriste américain un peu distrait, mais en observateur attentif, empathique et même franchement intrigué que Hughes va la découvrir, un peu comme Hemingway dans l’exergue découvre

⁸ Marcel Fournier, « Un intellectuel à la rencontre de deux mondes : Jean-Charles Falardeau et le développement de la sociologie universitaire au Québec », dans Fernand Dumont et Yves Martin, (dir.), *Imaginaire social et représentations collectives : mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Québec, Presses de l’Université Laval, 1982, p. 368.

⁹ Horace Miner, « Changes in Rural French-Canadian Culture », *American Journal of Sociology*, vol. 44, n° 3 (1938), p. 365.

¹⁰ Howard S. Becker et Barrie Thorne, « Everett Cherrington Hughes (1897-1983) », *ASA Footnotes* (avril 1983), p. 8.

¹¹ Nicole Gagnon, « Le département de sociologie (1943-1970) », dans Albert Faucher (dir.), *Cinquante ans de sciences sociales à l’Université Laval*, Québec, Faculté des sciences sociales et Presses de l’Université Laval, 1988, p. 78.

¹² Jean-Charles Falardeau, *Sociologie du Québec en mutation : aux origines de la Révolution tranquille*, introduction et choix de textes par Simon Langlois et Robert Leroux, Québec, Presses de l’Université Laval, 2013, p. 211.

¹³ *Ibid.*, p. 370. Voir ma note critique sur Falardeau dans la revue *Recherches sociographiques*, vol. 58, n° 1 (janvier – avril 2017).

Paris en s'y *transplantant*. Cet article¹⁴ vise à décrire l'histoire de la « socialisation adulte » (*adult socialization*) d'un Américain transplanté au Québec, au sens que Becker donne à cette notion, à savoir la transformation du « soi » (*self*) éprouvée par un adulte dans des situations déterminées, phénomène que Becker étudie notamment à l'aide du concept d'ajustement situationnel exprimant toutes les adaptations nécessaires aux situations nouvelles. Becker synthétise ce faisant deux approches théoriques propres aux origines de l'école de Chicago, une analyse interactionniste symbolique dérivée des travaux de George H. Mead et une analyse situationnelle dérivée des travaux de William I. Thomas. Pour le dire simplement, les transformations du « soi » à l'âge adulte sont construites à partir d'adaptations de l'individu à des situations nouvelles, en endossant des définitions de la situation érigées par l'« autre généralisé » défini par Mead, cet « autre » dont on a progressivement appris à prendre les attitudes¹⁵. La posture du sociologue ou de l'anthropologue de terrain n'est pas tellement différente, ce dernier devant lui aussi s'adapter à une série de contraintes et de contingences nouvelles, notamment sur le plan linguistique, et apprendre à définir la situation comme le font les « indigènes », puis à réguler son comportement sur ces nouvelles définitions de la situation érigée par les « autres » sur de longues périodes d'observation, tout en restant suffisamment sociologue ou anthropologue pour ne pas devenir l'autre complètement (*going native*).

¹⁴ Cet article est le premier d'une série de cinq articles sur la relation de Hughes avec le Québec, intégrés à un projet de recherche portant sur une biographie intellectuelle de ce sociologue. Le deuxième et le troisième article de cette série se concentreront sur le travail de terrain des Hughes à Drummondville, avec une analyse critique et épistémologique des conditions de terrain. Les articles suivants porteront sur la rencontre de Hughes avec Jean-Charles Falardeau, la préparation de *French Canada in Transition* et la contribution de Hughes au développement de l'école sociologique de l'Université Laval.

¹⁵ Howard S. Becker, *Le travail sociologique : méthode et substance*, Fribourg, Academic Press Fribourg et Éditions Saint-Paul, 2006, p. 361-397.

Nous allons voir que la relation particulière que Hughes a nouée avec le Québec francophone est à l'origine d'une telle transformation du « soi » en ce qui le concerne. Hughes a été socialisé par le Québec, mais pas « converti » au sens où la transformation de l'identité aurait été complète et radicale, comme l'est une conversion religieuse par exemple¹⁶. Hughes a acquis les nouvelles définitions de la situation propres à la vie québécoise, mais sans pour autant être transformé en Québécois, sa résistance à une socialisation complète étant indissociable autant des garde-fous liés à la posture du sociologue (maintenir son détachement face aux personnes que l'on étudie) que des propriétés de son habitus incompatibles avec certaines définitions de la situation québécoise¹⁷.

Un Américain à la découverte du Canada français

En 1927, à la veille de boucler son doctorat en sociologie à l'Université de Chicago sous la supervision de Robert E. Park, Everett Hughes vient d'atteindre la trentaine. Sur recommandation de Park, il obtient son premier poste de professeur à l'Université McGill¹⁸. Robert Weiss, un ami et collègue de Hughes dans les années 1960, y verra même de la part de Park, une sorte de « mission » sociologique assignée à Hughes, celle de contribuer à diffuser la sociologie au Canada :

La façon dont Everett parlait de Park comme ayant arrangé pour lui ce poste à Montréal, c'était un peu comme un évêque de l'Église méthodiste qui aurait demandé au père de Hughes de prendre en charge une congrégation qui était encore sans chef spirituel¹⁹. [Ma traduction]

¹⁶ Philippe Vienne, « De l'institution totale aux rites d'institution : les théories de la conversion », dans Pascal Lardellier (dir.), *Actualité de Goffman : de l'interaction à l'institution*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 109-120.

¹⁷ J'ai esquissé l'habitus d'Everett Hughes dans l'article « The Natural History of Everett Cherrington Hughes: a Master of Fieldwork », dans Rick Helmes-Hayes et Marco Santoro (dir.), *The Anthem Companion to Everett Hughes*, New York, Anthem Press, 2016, p. 93-114.

¹⁸ Robin Ostow, « Everett Hughes: The McGill Years », *Society = Société*, vol. 8, n° 3 (1984), p. 12.

¹⁹ Robert S. Weiss, « Remembrance of Everett Hughes », *Qualitative Sociology*,

La phrase de Weiss sonne d'autant plus juste que Hughes vient à McGill en tant qu'*assistant professor*²⁰, pour y seconder Carl Dawson, un autre ancien étudiant de Park, dans le minuscule département de sociologie qui se composait à son arrivée de deux sociologues en tout et pour tout²¹. Dawson, en plus d'être le fondateur du département de sociologie, est également un ancien pasteur méthodiste²². Hughes, fils de pasteur méthodiste, est donc lié à Dawson par une commune identité religieuse et sociologique.

Hughes ne connaît alors du Canada et, spécifiquement, du Canada français que ce que la famille de sa femme Helen, une famille anglophone d'origine ontarienne, a pu lui décrire²³. Il vient en effet d'épouser Helen MacGill, ancienne condisciple sur les bancs de l'Université de Chicago (Helen sera également supervisée pour sa thèse par Park), juste avant leur déménagement à Montréal en octobre 1927²⁴. La famille d'Helen occupe une position très en vue dans le Canada anglophone, et à Vancouver, Helen Gregory (épouse MacGill), la belle-mère de Hughes, est la première femme nommée à un poste de juge (dans un tribunal de la jeunesse) au Canada, occupant ainsi une position emblématique pour l'émancipation féminine au Canada²⁵.

vol. 19, n° 4 (1996), p. 550. À partir de ce point, toutes les citations en anglais ont été traduites, y compris les extraits d'archives de Hughes.

²⁰ ECHP, Box 1, Folder 1 « Vitæ ».

²¹ Ostow, « Everett Hughes... », p. 12.

²² La monographie de Marlene Shore sur les débuts de la sociologie à McGill présente une analyse remarquable de la période qui nous intéresse ici, mais en se centrant sur la carrière et les travaux de Dawson beaucoup plus que sur Everett Hughes (Marlene Shore, *The Science of Social Redemption: McGill, the Chicago School, and the Origins of Social Research in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1987).

²³ Le grand-père d'Helen MacGill, Silas Ebenezer Gregory, a vécu une partie de sa vie au Québec (Richard I. Bourgeois-Doyle, *Her Daughter the Engineer: The Life of Elsie Gregory MacGill*, Ottawa, NRC Research Press, 2008, p. 32).

²⁴ ECHP, Box 1, Folder 6 « Family History ».

²⁵ Richard I. Bourgeois-Doyle, *Her Daughter the Engineer...*, p. 35-38.

En rejoignant l'embryonnaire département de sociologie de McGill²⁶, Hughes se rend, hélas, très vite compte que les autorités locales et surtout les facultés de tutelle n'encouragent pas vraiment le développement de la sociologie²⁷, du moins telle qu'elle avait pu fleurir dans les universités américaines de premier plan : « Quand Helen MacGill et moi, tout juste mariés, sommes allés à McGill, nous nous sommes retrouvés dans un endroit où la sociologie n'était pas tenue en grande estime dans l'esprit de la plupart des gens²⁸ ».

Hughes se rend compte en l'occurrence que Dawson et lui sont avant tout censés enseigner et ne sont absolument pas encouragés à mener des recherches comme l'équipe de Chicago, autour de Park et d'Ernest W. Burgess en particulier, avait pu en pratiquer : « Nous n'avions à effectuer aucune recherche à McGill. Mais Dawson et moi avons décidé que nous ferions quelque chose²⁹. »

Avant son arrivée à Montréal à l'automne 1927, Hughes avait l'ambition, en accord avec Park, de prolonger son doctorat par une recherche postdoctorale sur l'étude du commerce mondial³⁰. Mais le Canada français, précise-t-il, se révéla rapidement « un champ d'étude plus intéressant », ce qui l'amena à dégager sur place un projet de recherche complètement nouveau, complémentaire à celui du Canada anglophone étudié par Dawson³¹ : « Il [Dawson] étudia l'Ouest

²⁶ Pour une description plus détaillée du travail d'enseignement de Hughes à McGill, voir Ostow, « Everett Hughes... », p. 12-16 et Helmes-Hayes, « Everett Hughes... », p. 621-673. Hughes en donne quelques éléments lui-même en précisant que ses premiers étudiants à McGill, reconvertis d'autres filières, étaient parfois plus âgés que lui (Everett C. Hughes, *The Sociological Eye: Selected Pages on Institutions & Race*, Chicago, Aldine Publishing Company, 1971, p. 567). Marcel Fournier souligne le dynamisme de McGill dans la production de mémoires de maîtrise en sociologie avant 1940 (Fournier, « Un intellectuel... », p. 363).

²⁷ Ostow, « Everett Hughes... », p. 12.

²⁸ Lettre d'Everett Hughes à Jean Burnet, 9 septembre 1974, ECHP, Box 16, Folder « Burnet J. ».

²⁹ ECHP, Box 1, Folder 14 « Interviews ».

³⁰ Le projet abandonné est évoqué dans une lettre à Lee Braude du 5 novembre 1970, ECHP, Box 15, Folder « Braude L. ».

³¹ Everett C. Hughes, Memorandum on Ethnographic or Sociological Fieldwork, ECHP, Box 24, Folder « Falardeau #2 ».

canadien [*the Frontier*]³² et moi j'étudiai les Canadiens français. C'était une division du travail évidente et nous avons travaillé là-dessus durant onze ans³³. »

Le projet de recherche original de Hughes (étudier le Canada français dans sa dimension sociologique), s'inscrit sur un territoire à peu près vierge, au moins du point de vue d'un sociologue américain³⁴, si l'on excepte les travaux du pionnier francophone Léon Gérin³⁵, qui ne connut jamais de carrière universitaire et conduisit donc ses recherches empiriques, d'orientation leplaysienne, en « amateur » éclairé³⁶.

L'indifférence des autorités de McGill pour la recherche sociologique se doublait d'une hostilité particulière, nous dit Hughes, à l'idée d'étudier dans une perspective sociologique le Canada français. Robin Ostow³⁷, à partir d'une conférence de Hughes prononcée à McGill en 1965, et encore inédite à ce jour [« French-Canada still in Transition »], nous en donne un éclairage saisissant. Hughes affirme lors de cette conférence :

Dans la mesure où le monde académique était intéressé par le Canada français, c'était [seulement] le passé qui les intéressait... Le Canadien français auquel le McGill de l'époque s'intéressait était le bon [Canadien français], celui qui comme le bon Indien, était [un Indien] mort. C'était en effet le Canadien français qui s'était construit une jolie maison de pierre, portait des mocassins et une tuque pour aller marcher avec ses raquettes dans les bois nordiques durant ce long, très long hiver³⁸.

³² Au sens de la « ruée » vers l'ouest.

³³ ECHP, Box 1, Folder 14 « Interviews ».

³⁴ Du point de vue américain, celui d'une sociologie organisée en départements et en sociétés savantes depuis la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, la sociologie au Québec était encore une protosociologie.

³⁵ Everett C. Hughes, *The Sociological Eye*, p. 536. La première mention des travaux de Gérin par Hughes apparaît dans un article de 1938 (Everett C. Hughes, « Industry and the Rural System in Quebec », *Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. 4, n° 3 (1938), p. 345).

³⁶ Voir le numéro de la revue *Recherches sociographiques* consacré à Gérin et dirigé par Frédéric Parent (vol. 55, n° 2).

³⁷ Ostow, « Everett Hughes... », p. 14.

³⁸ *Ibid.*, p. 14.

Ce passage est particulièrement important. À l'Université McGill, l'hostilité des disciplines consacrées pour la sociologie, nouvelle venue³⁹, se double d'une aversion particulière envers l'étude sociologique du Canadien français moderne. La métaphore brutale du *bon Indien qui est un Indien mort* avait déjà été employée par Hughes en d'autres occasions, de façon délibérée, pour décrire la cruauté du traitement que les Anglo-Américains réservaient aux Amérindiens et mettre en évidence la responsabilité collective des Américains sur cet ethnocide, point de départ pour penser d'autres atrocités et génocides ultérieurs⁴⁰. Ce que Hughes disait, en moraliste, c'est qu'il est nécessaire pour les Américains de ne pas négliger leur propre « paille dans l'œil », si je puis dire, en matière d'ethnocide, avant de penser aux ethnocides commis par d'autres sociétés. Ici Hughes opère une translation brutale à la situation québécoise sur le plan culturel, certains anglophones n'étant pas sans rêver à une assimilation complète de la minorité ethnique francophone, assimilation qui ferait d'elle une simple image typique d'un passé jugé révolu et qui devait rester un anachronisme charmant. L'étude sociologique du Canada français contemporain revêtait donc un caractère quelque peu sulfureux en milieu anglophone.

Une socialisation progressive à la vie québécoise

Hughes, durant les mois qui suivent son engagement et précèdent son arrivée à Montréal, s'était déjà préparé intellectuellement « en

³⁹ Marlene Shore donne un aperçu très détaillé de l'hostilité des autorités de McGill pour la sociologie à la fin des années 1930, celles-ci y voyant notamment le danger d'une sorte de socialisme agissant sous couvert de discipline universitaire (Shore, *The Science of Social Redemption*, p. 262-266).

⁴⁰ Voir, en particulier, la lettre de Hughes à Ernest Burgess du 12 avril 1948, EWBP, Box 9, Folder 3. Hughes y évoque une conférence qu'il a prononcée à cette époque devant des étudiants allemands, durant son séjour comme professeur invité à l'Université de Francfort dénazifiée. Il y a apostrophé brutalement les étudiants sur le passé nazi, mais en employant délibérément la métaphore de la culpabilité américaine sur le génocide amérindien afin de montrer que celui qui accuse doit également se juger lui-même.

lisant le plus possible sur les Canadiens français », dont il se rend compte alors qu'ils constituent une partie importante de Montréal⁴¹. Mais avec l'arrivée dans la métropole du couple de sociologues, Hughes se lance dans un processus délibéré bien plus contraignant d'immersion progressive dans la culture québécoise, notamment en ce qui a trait à l'acquisition de la langue française :

Nous avons construit des connexions avec le milieu francophone [de Montréal] et immédiatement commencé à apprendre la langue française parlée au Canada [...]. Pour accélérer l'apprentissage, nous avons presque immédiatement appelé l'université francophone, l'Université de Montréal, et obtenu qu'un jeune [étudiant] vienne chez nous une fois par semaine, pour une heure au moment du *tea time*, afin de parler en français. Nous avons fait cela durant quelques années [...]. Ce fut un plan couronné de succès⁴².

Hughes précise les jalons ultérieurs de cette immersion dans la vie francophone : « Je lisais avidement en français (...) et Helen et moi allions voir les pièces et les films français; nous prenions nos congés à la campagne et nous avons eu ainsi un grand nombre de contacts avec la jeunesse québécoise⁴³ ».

La familiarisation avec le monde francophone passait en particulier par une lecture de romans canadiens de langue française. L'apprentissage de Hughes auprès de Robert Park à Chicago était fondé sur l'idée que, pour comprendre une communauté, il faut en lire la littérature romancée, avec l'argument solide « que, si vous souhaitez étudier quelque problème que ce soit, vous devez en apprendre plus sur le cadre local⁴⁴ ». Hughes se lance ainsi dans la lecture de romans québécois, dès cette époque et pour longtemps⁴⁵,

⁴¹ Hughes, *The Sociological Eye*, p. 531.

⁴² Memorandum on Ethnographic or Sociological Fieldwork, ECHP, Box 24, Folder « Falardeau #2 ».

⁴³ Lettre de Hughes à Aileen D. Ross et à Oswald Hall du 3 novembre 1977, ECHP, Box 54, Folder « Ross Aileen ».

⁴⁴ ECHP, Box 1, Folder 6 « Family History ».

⁴⁵ Riesman, « The Legacy... », p. 477; Weiss, « Remembrance... », p. 547.

certains de ceux-ci étant déjà évoqués dans les articles publiés par Hughes dans les années 1930.

Même la résidence des Hughes, que ce choix fût délibéré ou non, se révéla propice à cette socialisation, comme elle se situait sur la rue Sherbrooke, au croisement de Bleury, juste à la limite entre les deux communautés linguistiques⁴⁶ :

Nous avons pris un petit appartement dans une partie de la ville très anglophone [...]. Nous étions [...] à la frontière d'un secteur extrêmement francophone de la ville. Si vous marchiez vers l'est à partir d'où nous vivions, vous étiez en territoire complètement francophone sur des kilomètres et des kilomètres⁴⁷.

Ces efforts pour s'imprégner de la langue et de la culture des Québécois montrent la « socialisation adulte » des Hughes à la vie culturelle québécoise, une socialisation souhaitée qui avait un caractère nettement atypique dans l'environnement strictement anglophone de McGill :

Nos collègues à l'Université McGill étaient tous de langue anglaise; c'est ainsi qu'ils avaient obtenu leurs emplois. Il y avait quelques francophones qui [y] enseignaient le français, mais en dehors de cela ils [les collègues] étaient des gens de milieu anglophone avec peut-être même moins de connaissance du français que nous n'en avions [ma femme et moi]. J'ai bien peur que mon collègue Carl Dawson n'ait jamais cherché une occasion de parler français. Il en parlait juste quelques mots et les prononçait avec un très fort accent canadien-anglais⁴⁸.

En tant que professeur à McGill, Hughes aurait pu choisir de vivre dans le microcosme anglophone de la métropole sans jamais se « mêler » aux francophones, comme plusieurs de ses collègues le

⁴⁶ Robin Ostow situe cette frontière sur la rue Sherbrooke, au-delà de la rue Bleury, en direction de l'est (*Ibid.*, p. 12).

⁴⁷ Memorandum on Ethnographic or Sociological Fieldwork, ECHP, Box 24, Folder « Falardeau #2 ».

⁴⁸ Le fait est confirmé dans Shore, *The Science...*, p. 255.

faisaient en restant uniquement dans la « bulle » anglophone évoquée plus haut. Mais les Hughes ont cherché au contraire à se rapprocher sensiblement de la communauté francophone pour mieux la comprendre sur le plan sociologique :

En réalité, c'était un effort considérable que de vivre une vie dans laquelle nous pourrions mener autant d'observations inhérentes à nos études de terrain du Canada français. Nous pouvions aller dans les églises [francophones] – nous l'avons fait – nous pouvions aller voir des films [en français] ou nous pouvions monter dans un train pour visiter des villages [canadiens-]français, ce que nous avons fait souvent, ou nous pouvions plus simplement aller dans les quartiers francophones de Montréal. Nous pouvions aller voir les théâtres français et les salles de cinéma ou nous pouvions parler aux gens dans la rue. Mais, dans notre vie ordinaire, nous avions à faire un effort particulier pour vivre cette vie qui produirait des résultats pour nos études de terrain. Nous l'avons fait, mais je pense qu'il est important de noter que cela a représenté un gros effort. Nous avions à chercher des occasions de mener notre travail de terrain. Si quelqu'un partait dans un village [canadien-]français, la minute même où il se retrouvait dans la rue ou sur la route, il devait parler français parce que la vie se déroulait en français⁴⁹.

Une sociologie des relations ethniques entre deux communautés

Sur le plan conceptuel, Hughes entendait étudier les Canadiens français à la fois en tant que *groupe ethnique* et en tant que *minorité* (dans l'espace canadien ou, plus largement, nord-américain). Ce projet s'inscrit dans la continuité des travaux de Park sur l'étude des relations ethniques et « raciales », pour le dire à l'américaine, un des sujets de recherche les plus emblématiques de ce dernier⁵⁰. Le projet renvoie même à une double influence, celle de Park d'abord mais

⁴⁹ Memorandum on Ethnographic or Sociological Fieldwork, ECHP, Box 24, Folder « Falardeau #2 ».

⁵⁰ Voir Suzie Guth, « De Strasbourg à Chicago : Robert E. Park et l'assimilation des Noirs américains », *Revue des sciences sociales*, n° 40, 2008, p. 62-73.

aussi, un peu plus tard, celle du gendre de ce dernier, l'anthropologue Robert Redfield, qui était le meilleur ami de Hughes durant leurs études à Chicago, et auquel Hughes empruntera une grille d'analyse qui permet de penser « les changements [en cours] dans la culture et les institutions canadiennes-françaises⁵¹ ».

Hughes explique la dimension ethnique de son projet de recherche comme suit : « Il était évident pour moi que la chose la plus intéressante au Canada et, en particulier, dans l'est du Canada, était le cadre relationnel complexe entre les Canadiens français et les anglophones⁵² ». Le Canada français était pour lui « l'endroit idéal pour mener une étude ethnique qui soit à la fois de grande ampleur et à caractère comparatif⁵³ » sur un territoire « où deux groupes ethniques se rencontrent⁵⁴ ». C'était le cas de figure sociologique de la « frontière ethnique, de la rencontre entre les Canadiens français et anglais dans les villes et les bourgades en expansion du Québec⁵⁵ ». Hughes s'employa donc « de plus en plus à étudier les changements dans les relations entre les Canadiens français et les Canadiens anglais dans la province de Québec⁵⁶ ».

Si le premier cadrage sociologique est d'ordre ethnique, celui de la *rencontre de deux mondes* (ethniques), pour employer ici l'heureuse expression de Falardeau dans sa traduction de la monographie de Hughes en 1945 (*French Canada in Transition*), le second cadrage en est

⁵¹ *Ibid.*, p. 535. Redfield avait commencé ses études de certaines communautés au Mexique à la maîtrise et les avait poursuivies au doctorat (Jean-Michel Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago*, Paris, Seuil, 2001, p. 354).

⁵² Dans une lettre à Lawton Robert Burns du 25 octobre 1977, ECHP, Box 16, Folder « Burns Lawton ».

⁵³ ECHP, Box 1, Folder 6 « Family History ». La comparaison viendra notamment de l'étude empirique que Hughes mène sur la région du Rhin en Allemagne, au cours d'un séjour de recherche. Le Rhin est aussi la « rencontre de deux mondes », celui d'une région catholique transformée par une industrialisation d'origine protestante (Everett C. Hughes, « The Industrial Revolution and the Catholic Movement in Germany », *Social Forces*, vol. 14, n° 2 (1935), p. 286-292).

⁵⁴ ECHP, Box 1, Folder 6 « Family History ».

⁵⁵ ECHP, Box 2, Folder 10 « Biography ».

⁵⁶ ECHP, Box 1, Folder 10 « Race ».

indissociable et donne une certaine complexité à l'analyse, au-delà du cadrage imaginé au départ par Park et par des sociologues proches de ce dernier⁵⁷. C'est celui du processus d'industrialisation du Canada français :

Je me suis retrouvé mêlé à des études de situations constituées à la fois de frontières ethniques et de frontières d'industrialisation. [...] Je suis arrivé là au bon moment pour œuvrer en pionnier dans l'étude de l'urbanisation et de l'industrialisation de cette région du monde⁵⁸.

L'originalité de cette étude tient à la focalisation sur la modernisation économique du Québec, qui s'effectue par la transition de la société rurale vers la société industrielle, comme Hughes le souligne ici :

Jusqu'alors, les études sur le Canada français avaient insisté sur l'aspect rural de cette culture. Il était évident pour le nouveau venu que les Canadiens français étaient déjà devenus une population de petite ou de grande ville, dans les faits sinon dans l'esprit. J'ai entrepris d'étudier une petite ville industrielle afin de voir quel effet avait l'arrivée de l'industrie sur la culture et les institutions des Canadiens français et sur leurs relations avec les Anglais. Ces derniers étaient les patrons de l'industrie tandis que les Canadiens français étaient les entrepreneurs de plus petites entreprises commerciales⁵⁹.

Hughes précise encore à propos de son cadre théorique qu'il a développé « la notion de division du travail entre des groupes raciaux et ethniques qui travaillent à l'intérieur d'une même économie⁶⁰ ». Dans le cas du Québec, la pression pour l'industrialisation émanait

⁵⁷ Voir, notamment, pour une approche critique, Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago...*, p. 327.

⁵⁸ Dans un document non daté et intitulé « Some Problems of Ethnic and Industrial Frontier », envoyé à son collègue Conrad Arensberg, de l'Université Columbia, ECHP, Box 8, Folder « Arensberg Connie ».

⁵⁹ Dans une présentation biographique datant de 1965-1966, ECHP, Box 1, Folder 1 « Vitæ ». Nous reviendrons dans le deuxième article de cette série sur l'étude de la petite ville industrielle de Drummondville. Les Hughes lui donneront le nom d'emprunt de Cantonville.

⁶⁰ ECHP, Box 1, Folder 10 « Race ».

des patrons anglophones⁶¹ et suscitait, selon Hughes, la résistance des autorités de l'Église catholique, cette transformation sociologique suscitant leur inquiétude par ses conséquences potentielles sur la sécularisation du prolétariat catholique :

Beaucoup des Canadiens français étaient, bien sûr, des fermiers, des *habitants* [en français dans le texte]. Et l'Église catholique à laquelle ils appartenaient faisait tout ce qu'elle pouvait pour les maintenir dans un milieu rural. Ils [les membres du clergé] n'essayaient pas de les empêcher [pourtant] de chercher du travail dans les industries; par ailleurs, le Canada français devenait de plus en plus rapidement urbanisé et industrialisé⁶².

Sur la frontière ethnique

L'article de Hughes intitulé « The French-English Margin in Canada » est celui qui témoigne le plus de ce stade dans la recherche. Il paraît en 1933 dans l'*American Journal of Sociology*. La publication dans l'une des deux revues américaines les plus importantes de la discipline est emblématique de l'aboutissement strictement théorique du projet, mais pas encore empirique. Hughes y formalise en effet sa recherche à partir d'une double direction conceptuelle pour étudier la frontière entre les deux groupes linguistiques du Canada, celle de la « différence de cultures » et celle des « relations sociales et de l'organisation sociale⁶³ ».

Le Canada français, précise Hughes, est une « aire culturelle » qui n'a pas d'équivalent au nord du Rio Grande, par sa capacité

⁶¹ Hughes fera également dans un autre article la comparaison avec la situation industrielle américaine : un patronat anglophone y rencontre un prolétariat immigré et polyglotte (Everett C. Hughes, « Industry and the Rural System in Quebec », *Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. 4, n° 3 (1938), p. 341).

⁶² Memorandum on Ethnographic or Sociological Fieldwork, ECHP, Box 24, Folder « Falardeau #2 ».

⁶³ Everett C. Hughes, « The French-English Margin in Canada », *American Journal of Sociology*, vol. 39, n° 1 (1933), p. 1.

remarquable à résister à une assimilation souhaitée par une majorité anglophone canadienne ou, plus largement, nord-américaine⁶⁴. Dans un article plus tardif⁶⁵, Hughes dira même que cette spécificité culturelle est « un miracle culturel héroïque » que l'on doit « accepter et même respecter⁶⁶ ». Mais le Canadien français, précise Hughes, n'est pas une « race ». Il n'y a aucune marque d'identification spécifiquement « raciale », précise Hughes, chez le Canadien français. En revanche, le Canada français relève, selon lui, plus d'une *nation* spécifique, bien qu'elle n'ait pas, à l'échelle canadienne, de frontières claires, ni d'élan « considérable pour une séparation politique [avec le reste du Canada]⁶⁷ ».

Hughes devra revoir ce dernier jugement par la suite. Mais, précise-t-il, le Canadien français constitue « une sorte distincte d'être humain, qui est quelquefois douloureusement conscient de cette spécificité ». Celle-ci s'exprime de façon emblématique dans les villages ruraux où se retrouve le plus clairement ce que Redfield appelle la « mentalité traditionnelle » (*folk mentality*)⁶⁸, nous dit-il. À l'opposé, le Canadien français urbain, s'il est toujours « unique » culturellement, est cependant rattaché socialement « à un monde plus vaste⁶⁹ ».

⁶⁴ *Ibid.*, p. 1.

⁶⁵ Hughes, « Industry and the Rural System... », p. 349.

⁶⁶ Falardeau emploiera en 1979 l'image d'une « déconcertante enclave culturelle française » (Falardeau, *Sociologie du Québec en mutation...*, p. 312), telle que des observateurs étrangers à cette société peuvent la découvrir avec surprise.

⁶⁷ Hughes, « The French-English Margin... », p. 2.

⁶⁸ On a traduit « *folk* », le plus souvent, par « rural » ou « villageois » (Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago...*, p. 313) ou, encore, par « simple, archaïque et paysan » (Marcel Fournier et Gilles Houle, « La société québécoise et son objet : problématiques et débats », *Sociologie et sociétés*, vol. 12, n° 2 (1980), p. 33). Il manque sans doute à la traduction une des acceptions intéressantes du terme anglais, celle de « porteur de traditions », en lien notamment avec la discussion ébauchée à ce sujet dans la nouvelle préface que Miner donnera à sa réédition de *Saint-Denis* (Horace Miner, *Saint-Denis : un village québécois*, LaSalle, Hurtubise HMH, 1985, p. 16 [traduction de la réédition américaine de 1963]).

⁶⁹ Hughes, « The French-English Margin... », p. 2.

Hughes saisit bien également les *deux visions* croisées sur le Canada français, celle des anglophones, qui pensent la spécificité culturelle francophone comme une résistance tenace et problématique à l'assimilation⁷⁰, et la vision francophone qui met en avant le danger de se perdre (culturellement) dans le monde anglophone englobant. Cette peur de se perdre est à la source, dira Hughes, d'un sentiment très vif chez le Canadien français de sa spécificité culturelle. Le sociologue, dans ce contexte, précise-t-il, se doit pour comprendre une culture d'intégrer aussi à son analyse les sentiments et les émotions qui accompagnent cette culture⁷¹.

Ces émotions se traduisent essentiellement, dans les relations biethniques, par une « antipathie » réciproque, le paradoxe étant pourtant que cette antipathie n'empêche pas qu'il y ait une interinfluence notable entre les deux groupes en question⁷². La culture canadienne-française est en effet « pénétrée » par des éléments de la culture nord-américaine anglophone, sous forme de livres, de films, de biens de consommation, d'articles de journaux ou encore de publicités⁷³. Mais la culture canadienne-française, en tant que telle, est « locale et [inter]

⁷⁰ Rick Helmes-Hayes précise, à juste titre me semble-t-il, que le modèle de Hughes, celui du peuple canadien-français comme « nation » et minorité en relations ethniques avec une majorité, se construisait en rupture avec les thèses de Park (*et al.*) sur une assimilation inévitable (Helmes-Hayes, « Everett Hughes... », p. 648). Une lecture attentive de *Old World Traits Transplanted* (1922), de Park, de Miller [et de Thomas : ce dernier avait été gommé des coauteurs de l'ouvrage par l'éditeur à la suite du scandale de 1918 qui avait entraîné sa démission à Chicago (voir Kimball Young, Fred B. Lindstrom et Ronald A. Hardert, « Kimball Young on Founders of the Chicago School », *Sociological Perspectives*, vol. 31, n° 3 (juillet 1988), p. 294)], donne en effet cette impression d'un modèle théorique tiraillé entre deux directions, la première étant celle de l'assimilation conçue comme souhaitable et la seconde, plus complexe, celle d'une intercompréhension culturelle et d'une interinfluence entre l'Amérique et ses immigrants, par les changements nécessaires dans la culture américaine en raison de cette intercompréhension (voir Robert E. Park et Herbert A. Miller, *Old World Traits Transplanted*, Chicago, Society for Social Research, University of Chicago, 1925 [1922]).

⁷¹ Everett C. Hughes, « The French-English Margin... », p. 2.

⁷² *Ibid.*, p. 2.

⁷³ *Ibid.*, p. 3.

personnelle », tandis que la culture qui l’envahit et l’influence insensiblement est « en expansion et souvent impersonnelle⁷⁴ ».

Hughes reviendra ultérieurement dans sa monographie *French Canada in Transition* sur ce caractère « personnel » ou interpersonnel, pourrait-on dire, des relations dans la société québécoise. Ces relations au sein du groupe primaire, telles que pensées par la sociologie américaine, montrent, comme dans la monographie de son collègue et ancien condisciple Louis Wirth⁷⁵ sur le ghetto juif, le poids, la force et la permanence des relations personnelles forgées dans une communauté, face aux relations impersonnelles secondaires que suscite la société urbaine ou la grande ville cosmopolite, sans doute étant donné la formation décisive des identités au sein de la socialisation primaire, dans les groupes communautaires⁷⁶.

Hughes relève également, au passage, que les Canadiens français sont davantage bilingues que leurs compatriotes anglophones. Ce qui l’amène à la question du « contact entre les deux races » au Canada dans la section suivante de son article⁷⁷. On peut regretter ici l’usage américain habituel, conventionnel même à cette époque, du mot « race » (même si celui-ci est défini essentiellement comme une sorte de construction sociale par Park, ou par Wirth, suivant ce dernier), alors que Hughes avait exorcisé en partie le terme plus haut.

C’est sous l’angle de l’organisation sociale, nous dit-il, qu’il faut comprendre ce contact. Hughes le décrit comme une série de relations typiquement « secondaires » (par opposition aux groupes primaires évoqués plus haut), notamment sous forme de relations professionnelles, et spécialement en milieu urbain (en particulier à

⁷⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁷⁵ Louis Wirth, *Le ghetto*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980 [1928].

⁷⁶ Hughes opposera aussi plus tard ces relations personnelles préférées par les Canadiens français au capitalisme impersonnel du secteur industriel auquel ils sont confrontés et qui leur apparaît dès lors « étrange et quelque peu inquiétant » (Everett C. Hughes, « Position and Status in a Quebec Industrial Town », *American Sociological Review*, vol. 3, n° 5 (1938), p. 716).

⁷⁷ *Ibid.*, p. 7.

Montréal), mais dans un rapport de nature « symbiotique », la formule est bien choisie, entre les deux ensembles culturels en question. Il est nécessaire en effet qu'il y ait une certaine intercompréhension entre les deux groupes pour qu'opèrent les relations secondaires, et ce, même s'il n'y a pas de loyauté personnelle ou de sympathie en jeu⁷⁸.

Hughes en donne un exemple qui révèle même un premier élément, congru il est vrai, de son étude empirique en cours sur le Canada français : il s'est rendu compte que, dans deux grands magasins de Montréal, tous les *grooms* préposés aux ascenseurs et toutes les caissières, mais aussi la moitié des vendeurs, sont canadiens-français, mais que quasi aucun des chefs de service ne l'est en revanche, ce qui montre selon lui des relations secondaires typiques où les premiers sont sous la domination hiérarchique des anglophones⁷⁹. Et de préciser qu'il serait intéressant de faire une analyse empirique plus poussée du phénomène (il le fera effectivement, en 1937, à Drummondville en particulier).

Dans cet article, Hughes fait déjà la preuve de sa grande sagacité en mettant en évidence les préjugés ethniques, ce qu'il fera tout au long de son œuvre sociologique⁸⁰, mais ce qui sert ici notamment à épingler, pour les tourner en ridicule, dans l'article de 1933 déjà, puis dans la monographie de 1943, certains préjugés anglophones sur le travailleur canadien- français, un préjugé courant et discriminant, nous dit-il, soutenant « que les [Canadiens] français ne peuvent pas se voir confier ce qui impliquerait la gestion de l'argent ou de l'autorité [dans ces magasins]⁸¹ ».

⁷⁸ *Ibid.*, p. 8.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 8.

⁸⁰ Voir, en particulier, l'article coécrit par Everett et Helen Hughes, « What's in a Name » (paru en 1952), traduit en français dans le recueil d'articles de Hughes, édité sous une forme différente du recueil américain, par Jean-Michel Chapoulie (Everett C. Hughes, *Le regard sociologique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. 237-250).

⁸¹ Hughes, « The French-English Margin... », p. 8. Le préjugé en question est à nouveau analysé dans un des articles les plus importants de Hughes (Everett C. Hughes, « Dilemmas and Contradictions of Status », *American Journal of Sociology*,

Hughes concluait son article plus théorique qu'empirique⁸² par un plan de travail pour enquêter sur les relations entre les deux groupes culturels ou, plus généralement, sur d'autres cas de contact entre des cultures plongées ensemble dans la société industrielle. Il convient, nous dit-il, d'étudier d'abord les « spécificités culturelles », notamment à travers les phases de la vie dans lesquelles celles-ci s'ancrent dans les êtres humains; ensuite, il faut mener une étude des relations naissant de leurs différences d'action dans leurs activités séculaires communes; enfin, il faut étudier les spécificités des institutions propres à chaque groupe et, spécialement, celles qui prospèrent sur la conscience de soi culturelle (*cultural consciousness*)⁸³.

Ce programme, nous le retrouverons dans la monographie de 1943, après une étude poussée sur le plan empirique, mélange d'observations faites à Drummondville comme ailleurs et de support statistique. Hughes y fera l'étude de la spécificité culturelle, mais aussi de la rencontre, voire de la symbiose, bref de l'imbrication *vitale*⁸⁴ entre les deux groupes culturels, tout en saisissant également la spécificité des institutions. La continuité avec le texte *blueprint*, sur le plan théorique, qu'est l'article de 1933, est claire dans les travaux empiriques qui lui succèdent⁸⁵.

vol. 50, n° 1 (1945), p. 356-357).

⁸² Hughes ne fait ici aucune référence à un support statistique, alors qu'il l'utilisera ultérieurement dans ses publications sur le Canada français.

⁸³ Hughes, « The French-English Margin... », p. 11.

⁸⁴ Comme Hughes le montrera dans un autre article, le système rural québécois francophone de transmission des fermes par héritage familial n'est viable, selon lui, que parce que les enfants surnuméraires, par rapport au mode de transmission à un seul fils, peuvent être absorbés par le système industriel introduit par les anglophones au Québec, avec le paradoxe que la culture rurale « traditionnelle » s'oppose pourtant à cette industrie perçue comme « étrangère » (Hughes, « Industry... », p. 341-345).

⁸⁵ Dans un des articles de 1938, Hughes conclura avec force sur la question en parlant de la situation québécoise comme d'une « culture locale, puissante et sacrée, [qui] est dérangée par un système plus séculier et plus invasif introduit par des étrangers impatients dotés d'une mentalité rationnelle » (*Ibid.*, p. 717).

La mise en œuvre empirique du projet

Nous avons vu plus haut que les autorités de McGill avaient freiné le développement de la recherche menée par Dawson et Hughes. Ce dernier nous en dit plus sur cet imbroglio universitaire : « À McGill, nous avons perdu deux ans de temps précieux dans notre programme de recherche parce que la Faculté des arts (de philosophie) ne nous considérait pas compétents pour mener à bien un programme de recherche⁸⁶ ».

Il est probable également que le début de ce programme de recherche, que Robin Ostow⁸⁷ situe en 1930, outre les péripéties avec les autorités facultaires de tutelle, ait été également retardé par le voyage de recherche⁸⁸ que Hughes accomplit en Allemagne dans la région du Rhin en 1931-1932⁸⁹, pour y étudier l'industrialisation d'un autre pays partagé entre deux religions (mais aussi, selon Hughes, en étudiant sur place, incidemment, l'ascension au pouvoir du Parti national-socialiste). On peut donc concevoir que la réalisation de la partie empirique du programme de recherche de Hughes n'a vraiment commencé qu'au début des années 1930.

Si Dawson et Hughes introduisent conjointement une dimension de recherche sociologique à McGill, ils étaient bien conscients que, sans financement, cette recherche ne pourrait pas perdurer. Les deux collègues, forts de leurs contacts chicogoans, entament donc des démarches auprès des fondations américaines « pour entreprendre des études de la société canadienne⁹⁰ ». Ils obtiendront de la fondation Rockefeller, durant la Grande Dépression, un financement spécifique destiné à l'étude de la question du chômage, une centaine de milliers de dollars allant ainsi à l'Université McGill pour effectuer de la recherche sociologique⁹¹ :

⁸⁶ Everett C. Hughes, Memorandum to Father Lévesque, daté du 24 mars 1944, Fonds Georges-Henri-Lévesque, Archives de l'Université Laval, P151-D-11.

⁸⁷ Ostow, « Everett Hughes... », p. 13.

⁸⁸ Hughes, *The Sociological Eye*, p. 534.

⁸⁹ Ostow, « Everett Hughes... », p. 13.

⁹⁰ ECHP, Box 2, Folder 10 « Biography ».

⁹¹ ECHP, Box 1, Folder 13 « Carnegie Foundation ». Voir, également, Hughes, *The*

Il fut décidé d'étudier le chômage, le grand problème de cette époque. Dawson et moi, nous avons insisté sur le fait que, pour comprendre le chômage au Canada, il fallait comprendre la structure de l'emploi. [...] Mon idée était que les étudiants effectueraient une étude de la distribution de l'emploi dans toute une série de petites et de grandes villes québécoises – Cantonville (nous nous en tiendrons poliment à ce nom d'emprunt qui lui a été attribué) devait être la première. J'avais également à l'esprit certaines villes-usines (de métaux non ferreux, des papeteries, etc.)⁹² et les plus grandes villes également. Notre but ultime était une étude de la métropole [Montréal]⁹³.

Ce projet de recherche s'inscrivait aussi dans le continuum sociologique du rural vers l'urbain, inspiré de Redfield⁹⁴, et qui suscita ultérieurement la controverse, continuum qui est bien décrit ci-dessous par Hughes :

J'espérais alors effectuer une série complète de communautés canadiennes françaises, en partant des forêts et des camps de bûcherons, puis dans les villages de pêcheurs de la côte de la Gaspésie, et en allant de là vers les petites villes industrielles et éventuellement vers la ville de Québec, et pour finir par la métropole montréalaise. Tout cela était conçu quelque peu dans la même optique que les séries faites par Redfield, mais j'étais beaucoup plus lent à me mettre à l'ouvrage et j'étais loin de travailler aussi rapidement que ce dernier⁹⁵.

Si Hughes se dit lent à se mettre à l'ouvrage, c'est que, comme ce sera souvent le cas dans sa carrière, ses activités d'enseignement accaparent beaucoup de son temps, le nombre d'étudiants en sociologie à McGill ayant augmenté à cette époque, comme il l'explique à Park dans une lettre du 22 octobre 1934⁹⁶. C'est donc un étudiant de Redfield en anthropologie, Horace Miner, qui inaugure ce projet de recherche sur des communautés au Québec en

Sociological Eye, p. 531.

⁹² Hughes évoque brièvement ce cas de figure sociologique dans un de ses articles, mais ne l'étudiera pas de façon empirique (Hughes, « Industry... », p. 349).

⁹³ Lettre de Hughes à Guy Rocher datée du 21 mars 1963, ECHP, Box 54, Folder « Rocher G. ».

⁹⁴ Hughes, *The Sociological Eye*, p. 535.

⁹⁵ Lettre de Hughes à Charles Leslie, 4 novembre 1969, ECHP, Box 36, Folder « F#2 ».

⁹⁶ ECHP, Box 45, Folder « Park ».

conduisant son travail de terrain dans le village de Saint-Denis de Kamouraska⁹⁷. Hughes sera ultérieurement membre du comité de thèse de doctorat de Miner⁹⁸, dont il utilise déjà le matériau de terrain dans un article de 1938, avant même la parution de l'ouvrage de Miner⁹⁹.

Dans le continuum rural-urbain-industriel évoqué plus haut, Saint-Denis représente une extrémité, celle de l'« authentique » [*solid*] village de pêcheurs, le cas de figure du village « qui ne comporte aucun anglophone en son sein ». À l'opposé, la métropole de Montréal représente donc le cas de figure d'une « civilisation urbaine » et du « changement social » le plus avancé au Québec, où un cinquième de la population francophone y vivait¹⁰⁰ dans une situation au moins biethnique, sinon plus étant donné les autres groupes issus de l'immigration européenne.

Le projet de travail de terrain des Hughes sera plus orienté sur les questions de travail et d'organisation sociale, Hughes précisant : « Helen et moi avons décidé que nous étudierions "l'organisation", ce qui était la chose la plus importante à ce moment-là¹⁰¹ ». Ce terrain à Drummondville s'est cependant développé dans la continuité d'une observation assez diffuse au départ et étalée sur le long terme, menée, comme nous l'avons vu plus haut, par immersion progressive dans la société québécoise.

À cette première phase d'imprégnation diffuse succéda pour les Hughes une phase plus organisée de « visites » d'un grand nombre de villes et de villages, qui se rapprochait déjà plus d'un véritable travail de terrain, sans avoir cependant encore la portée d'un terrain systématique de longue durée de type anthropologique¹⁰². C'est

⁹⁷ Hughes, *The Sociological Eye*, p. 535.

⁹⁸ ECHP, Box 1, Folder 9 « Life after 60 ». La thèse de doctorat d'Horace Miner (1937) était intitulée *St. Denis: a French-Canadian Parish*. Le livre éponyme est publié par The University of Chicago Press en 1939.

⁹⁹ Hughes, *The Sociological Eye*, p. 345.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 535.

¹⁰¹ ECHP, Box 1, Folder 14 « Interviews ».

¹⁰² ECHP, Box 1, Folder 6 « Family History ».

probablement durant cette phase d'exploration de différentes villes que les Hughes choisirent Drummondville.

Intéresser les étudiants de McGill au projet

Les étudiants de McGill s'étaient plaints auprès de Dawson et de Hughes de la surreprésentation de matériaux sociologiques américains dans leurs cours en comparaison de la relative absence d'études canadiennes. La réponse des deux sociologues avait consisté à pousser les étudiants à mener des études spécifiquement sur le Canada¹⁰³. Mais Hughes dira en 1943 qu'il avait éprouvé des difficultés à intéresser ses étudiants de McGill à l'étude d'institutions canadiennes-françaises¹⁰⁴, précisant ailleurs que ceux-ci, en règle générale, « n'avaient qu'un intérêt très faible ou carrément inexistant » pour ce sujet¹⁰⁵. Hughes avait pourtant obtenu, dans le cadre du financement par la fondation Rockefeller, que « certains étudiants [de McGill] soient soutenus financièrement afin d'étudier la division du travail entre les [Canadiens] [f]rançais et [a]nglais dans une série d'industries¹⁰⁶ ».

C'est ce manque d'intérêt ou, tout simplement, la « distance » sociale et culturelle entre ses étudiants de McGill et le sujet abordé, qui amena Hughes, ultérieurement, à souhaiter que des étudiants canadiens-français formés à la sociologie puissent à leur tour, et de façon plus rapprochée de leur sujet en l'occurrence, contribuer au développement de la sociologie au Québec¹⁰⁷. Il n'en était pas encore question au milieu des années 1930, bien que Hughes eût à McGill quelques étudiants canadiens-français grâce auxquels il avait amélioré son français¹⁰⁸, dont la future syndicaliste Madeleine Parent¹⁰⁹.

¹⁰³ Ostow, « Everett Hughes... », p. 13.

¹⁰⁴ Lettre de Hughes à Jean-Charles Falardeau, 19 février 1943, AJCF, P126-C.

¹⁰⁵ Hughes, *The Sociological Eye*, p. 541.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 531.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 541.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 568.

¹⁰⁹ Everett C. Hughes, « Everett C. Hughes », *Recherches sociographiques*, vol. 23, n^{os} 1-2 (1982), p. 18 et Ostow, « Everett Hughes... », p. 15.

Hughes réussira néanmoins à sensibiliser au projet, au milieu des années 1930, plusieurs étudiants anglophones. Certains continueront leurs travaux après le retour de Hughes à Chicago en 1938. À la toute fin de sa période montréalaise (1927-1938), Hughes avait donc recruté un petit nombre d'étudiants de McGill, qui s'occupaient activement de travaux empiriques sur les communautés francophones de Montréal, et bénéficiait de l'aide d'une assistante de recherche, Margaret McDonald (avec qui il publiera un article sur la situation montréalaise, en 1941). C'est ainsi que David Solomon, inscrit à McGill en sociologie en 1935, se souviendra que certains étudiants collaboraient déjà au projet des Hughes. Everett Hughes était en effet étroitement associé à sa femme Helen dans tous ses travaux, ce dont les étudiants se sont vite rendu compte :

Everett et Helen m'ont également présenté à la petite bande d'étudiants de sociologie, tous d'âge supérieur au mien, et dont certains les avaient aidés sur *French Canada in Transition*, le travail de terrain qui battait son plein à ce moment-là. C'était ma première exposition à la perspective sociologique, et j'ai « accroché » presque instantanément¹¹⁰.

Conclusion : le regard empathique des étrangers

J'ai décrit Hughes, au début de cet article, comme un Américain au Québec. Ce dernier, mais aussi sa femme Helen, en tant que couple et équipe de recherche, ont décidé de se familiariser avec la culture et la langue québécoises, au prix d'efforts durables et atypiques dans son milieu universitaire anglophone. Dans les limites de cet article, il n'est pas possible de revenir plus longuement sur la posture de l'*outsider* objectif, de l'*étranger* (au sens de Simmel) empathique, que Hughes construira dans sa relation avec le Québec¹¹¹. Il faudrait le

¹¹⁰ David N. Solomon, « Sociological Perspectives on Occupations », dans Howard S. Becker et al. (dir.), *Institutions and the Person: Papers Presented to Everett C. Hughes*, Chicago, Aldine Publishing Company, 1968, p. 3-4.

¹¹¹ On pourrait se poser la question inverse : quel était le regard des Canadiens français sur cet *outsider* américain venu les étudier et les observer? Était-ce la curiosité

situer dans une sociohistoire plus large des « découvertes » d'un autre monde, par exemple quand le Français Maurice Halbwachs découvre, à la fois ébahi et agacé, la ville et l'Université de Chicago¹¹², ou quand Renée C. Fox, une sociologue américaine de la Nouvelle-Angleterre, explora la Belgique à partir de la fin des années 1950¹¹³.

Dans son rôle d'*outsider* ou d'étranger exerçant sur le Québec son œil sociologique, Hughes *prend* et il *donne*. D'une part, il acquiert cette connaissance de première main, irremplaçable, d'une société en transition sur laquelle il publiera des analyses sa vie durant. Comme dans les séquences de don et de contre-don chères aux anthropologues, Hughes, en contrepartie de sa socialisation à la société québécoise, s'approprie ainsi le matériau indispensable à l'avancement de la recherche en sciences sociales. Mais, d'autre part, il donne aussi, comme on le verra dans les autres articles de cette série, en faisant de la sociologie de Chicago, cette « émigrante américaine » évoquée par Falardeau¹¹⁴, le premier carburant de la jeune sociologie québécoise de langue française.

Hughes est certainement de la sorte un des quelques « passeurs » entre le monde anglophone et le monde francophone dans le champ scientifique au Canada qui est parvenu à déjouer les « résistances » à la circulation scientifique entre ces deux mondes évoquée par Jean-Philippe Warren et, en particulier, « l'invisible frontière » entre ceux-

un peu fascinée que décrivent Fernand Dumont et Guy Rocher quant au regard de l'intelligentsia canadienne-française du XIX^e siècle sur son voisin républicain (Fernand Dumont et Guy Rocher, « Introduction à une sociologie du Canada français », dans Marcel Rioux et Yves Martin (dir.), *La société canadienne-française*, p. 191)? Ou était-ce la méfiance envers toute influence extérieure importune engendrée par le « rétrécissement » ou le « durcissement de notre conscience nationale » évoquée par les deux auteurs (*Ibid.*, p. 191)? J'eskisserai une réponse dans le troisième volet de cette série d'articles.

¹¹² Christian Topalov, « Maurice Halbwachs et les sociologues de Chicago », *Revue française de sociologie*, vol. 47, n° 3 (2004), p. 561-590.

¹¹³ Renée C. Fox, *Le château des Belges : un peuple se retrouve*, Bruxelles, Duculot, 1997.

¹¹⁴ Jean-Charles Falardeau, « Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. XV, n°s 2-3 (1974), p. 165.

ci¹¹⁵. Ce dernier posait également, sans y répondre, dans le même article, la question suivante : « Everett C. Hughes peut-il être considéré comme un sociologue québécois pour avoir travaillé une dizaine d'années à l'Université McGill et un an à l'Université Laval, avant de s'en retourner faire carrière à l'Université de Chicago¹¹⁶ ? »

Ma réponse, à la lumière de la première partie de cette série d'articles et en tenant compte déjà des séquences biographiques suivantes de Hughes (le terrain à Drummondville en 1937-1938, l'invitation à l'Université Laval en 1942-1943), est que Hughes reste un sociologue *américain*. Il est le produit d'une socialisation primaire décisive comme fils de pasteur méthodiste, parce qu'il maintient les engagements progressistes de son père, et d'une socialisation secondaire tout aussi cruciale comme sociologue de Chicago, à la fois détaché dans son travail scientifique et émancipé de son origine religieuse et des œillères que celle-ci pourrait susciter. La longue socialisation québécoise lui a fourni ultérieurement les clés de la compréhension de cette société, à coups d'enrichissement par les symboles et par le sens inhérents à l'acquisition des définitions de la situation de cette société « autre¹¹⁷ ». Mais cette socialisation consistait moins en une transformation de l'identité par les grandes institutions (scolaires, religieuses, familiales) qui l'opèrent qu'en un ajustement situationnel réussi à la vie quotidienne québécoise, du point de vue de la langue et de la culture. La place conquise par Hughes est donc celle de l'initié culturel, de celui qui se tient aux aguets à la frontière de deux mondes, avide de compréhension sociologique, mais sans cependant franchir la frontière et opérer une transformation totale. Hughes reste donc cet étranger sympathique et empathique que le Canadien français fit entrer un jour dans sa demeure, en 1927, et qui n'a pas cessé d'être un ami depuis.

¹¹⁵ Jean-Philippe Warren, « Universalisation et traditionalisation de la discipline sociologique : le cas du Québec francophone », *Sociologie et sociétés*, vol. 37, n° 2 (2005), p. 66-67.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 74.

¹¹⁷ Howard S. Becker, *Le travail sociologique*, p. 382. Un des évaluateurs de cet article souligne combien la longue socialisation adulte de Hughes au Québec lui permit éventuellement d'approcher « l'énigme du Canada français ».